Document generated on 07/13/2025 5:10 a.m.

**Dalhousie French Studies**
**Revue d'études littéraires du Canada atlantique**

Dalhousie French Studies
revue d'études littéraires du Canada atlantique

# Marie Stuart, Oeuvres littéraires. L'écriture française d'un destin. Édition critique par Sylvène Édouard, Irène Fasel et François Rigolot

Juliette Valcke

Number 123, Winter 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1107715ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1107715ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Valcke, J. (2023). Review of [Marie Stuart, Oeuvres littéraires. L'écriture française d'un destin. Édition critique par Sylvène Édouard, Irène Fasel et François Rigolot]. *Dalhousie French Studies*, (123), 113–115. https://doi.org/10.7202/1107715ar

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

## Book Reviews

Marie Stuart, *Œuvres littéraires. L'écriture française d'un destin*. Édition critique par Sylvène Édouard, Irène Fasel et François Rigolot. Paris : Classiques Garnier, « Textes de la Renaissance » 234, 2021. 434 p.

Le destin tragique de Marie Stuart, décapitée en 1587 sur l'ordre de sa cousine, Élisabeth Ire d'Angleterre, à l'âge de quarante-quatre ans, a de tout temps contribué à restreindre la personnalité de la reine d'Écosse à sa dimension de victime politique et à occulter ses talents en arts. Cette aura de légende a en effet éclipsé une production littéraire qui fut pourtant reconnue et louée par nul autre que Pierre de Ronsard. Les écrits de Marie Stuart, qui comprennent des poésies en français, en latin et en italien, des compositions latines, de nombreuses lettres de même que des essais en prose, n'ont par conséquent fait l'objet que d'éditions partielles aux XIXe et XXe siècles, et jamais, à notre connaissance, d'éditions savantes. L'ouvrage de Sylvène Édouard, Irène Fasel et François Rigolot vise ainsi à combler une lacune importante, un défi que les trois chercheurs relèvent de brillante façon. Avec cette première édition critique des œuvres littéraires de Marie Stuart, ils proposent en effet un ouvrage fouillé et solide qui suscitera l'intérêt non seulement des spécialistes mais également d'un public plus large désireux de mieux comprendre celle qui demeure l'une des plus célèbres personnalités féminines du XVIe siècle.

Cet ouvrage présente tout d'abord une introduction historique et biographique permettant « de mieux éclairer l'évolution d'une écriture essentiellement française de la Renaissance » (p. 10). Concise mais fort bien bien documentée et structurée, cette introduction expose de façon limpide la complexité de l'époque de même que la situation particulière de Marie, princesse franco-écossaise élevée à la cour de Henri II, qui fut reine de France pendant moins de dix-huit mois, nourrit des prétentions au trône anglais et régna difficilement sur l'Écosse avant de s'enfuir en Angleterre et d'y demeurer prisonnière de sa cousine jusqu'à sa mort. Les trois auteurs décrivent également l'érudition de Marie, qui reçut « un enseignement étendu, conforme à celui d'un prince et comprenant histoire, politique, rhétorique, philosophie et littérature » (p. 13), ce qui la poussa d'ailleurs, selon le témoignage de Brantôme ici judicieusement rapporté, à défendre le droit des femmes à la culture dès l'âge de 13-14 ans. Les deux dernières sections de l'introduction, « Marie Stuart dans l'opinion » et « Marie Stuart et l'obsession d'écrire » apportent à la biographie de la reine un éclairage des plus pertinents, établi sur de nombreux documents d'archives, qui permet de mieux appréhender les textes de l'édition critique qui sont ensuite présentés. On découvre ainsi quantité d'informations sur la réputation tout en contraste de la reine d'Écosse au XVIe siècle ; décrite par le milieu protestant comme une souveraine tyrannique et immorale infectée par le sang « maléfique » de la famille de Guise, elle apparaît sous la plume de Pierre de Ronsard, convaincu des bienfaits de ce qu'il appelle la *Gynecocratie* (p. 43), comme un « Soleil » égal en qualité – le poète demeure prudent – à sa cousine anglaise. Les trois éditeurs terminent enfin leurs remarques introductives en retraçant le parcours de son écriture qui tenta « de se forger une *persona* poétique amoureuse pour faire entendre en français le cri féminin de la passion » puis celui « de l'innocence persécutée » (p. 46).

Le corpus de cette édition consiste de soixante-quatre exercices de jeunesse franco-latins ainsi que de l'œuvre poétique complète de Marie Stuart, celle-ci comprenant ses textes autographes, dont les quatorze poèmes d'un *Livres d'heures* conservé à la Bibliothèque nationale de Russie, les poèmes qui lui ont été attribués mais aussi ceux dont l'attribution demeure problématique, tels les « Sonnets de la Cassette », considérés par les adversaires de la reine comme des preuves de sa complicité dans l'assassinat de son second mari, Lord Darnley, en 1567. Au total, ce sont plus de cinquante textes poétiques de

diverses longueurs qui se trouvent ici réunis. Présentés en ordre chronologique, ils sont précédés d'explications détaillées sur les circonstances entourant leur composition de même que sur leur transmission.

S'y ajoutent deux essais en prose, l'un sur l'adversité et l'autre, fragmentaire, sur l'art de gouverner, ainsi que quatorze inscriptions en français et en latin faites au diamant sur les vitres d'une chambre de la station thermale de Buxton Wells, où la reine séjourna à plusieurs reprises entre 1573 et 1584. Enfin, sept annexes reproduisent des témoignages contemporains qui se présentent sous formes de lettres, chansons ou poèmes dédiés ou consacrés à Marie Stuart ; y figurent entre autres des textes de quatre membres de la Pléiade, dont Ronsard et Du Bellay. La volumineuse correspondance de Marie Stuart, parce qu'elle ne fait pas partie des créations véritablement littéraires de la reine, n'entre pas dans cette édition.

Les présentations qui accompagnent les œuvres démontrent l'érudition des trois auteurs de l'ouvrage dont les analyses minutieuses permettent de saisir pleinement la valeur et l'intérêt des textes édités. Les soixante-quatre exercices franco-latins de la première section, intitulée « Naissance d'une écriture humaniste. "Acquérir de la doctrine" », font ainsi l'objet d'une description technique intéressante (commentaires sur les dates, sur les erreurs de traduction, sur les destinataires, etc.) tout en s'accompagnant d'une étude approfondie des références et modèles utilisés pour leur élaboration, ainsi que d'une explication détaillée de l'organisation des études de Marie sous la direction de ses maîtres. L'ensemble donne ainsi une idée fort complète du soin accordé à la formation des princes et princesses à la cour de Henri II et permet de comprendre l'origine de la réputation d'éloquence qui fut celle de Marie Stuart.

La présentation des « Sonnets de la cassette » s'avère particulièrement fascinante ; de l'enquête minutieuse des trois éditeurs sur l'histoire de ces sonnets, leur légitimité, leur transmission de même que leurs publications antérieures, résulte un texte rigoureusement documenté où politique, histoire et littérature créent un véritable suspense. À cela s'ajoute l'intérêt de l'analyse linguistique et stylistique détaillée des sonnets eux-mêmes, un travail dont bénéficie d'ailleurs chacun des textes édités dans l'ouvrage. Sylvène Édouard, Irène Fasel et François Rigolot décrivent et commentent en effet l'écriture de Marie, qu'il s'agisse de vers ou de prose, de façon exhaustive, y soulignant notamment les influences pétrarquistes et ovidiennes et interprétant les différents jeux de mots, métaphores et autres effets stylistiques qui s'y trouvent. Ils s'attardent également au goût de la jeune femme pour l'utilisation d'une métrique variée au sein d'un même poème, qu'ils expliquent comme une manipulation délibérée visant à « communiquer un désir d'intimité à la grande tradition épique » (n. 1, p. 249) ou à mettre en relief certains sentiments précis. Ils notent enfin systématiquement les lacunes, les vers fautifs et les négligences de copistes ou d'imprimeurs. L'ouvrage se complète d'un glossaire, limité mais néanmoins utile, d'un *Index nominum* et d'un *Index locorum.* Enfin, trois illustrations y sont insérées : un dessin de Marie Stuart par François Clouet (1561), une reproduction d'un folio des *Lettres latines* et une autre d'un folio du *Livre d'heures de Marie Stuart*. Un plus grand nombre de reproductions de ce type aurait été apprécié, notamment pour les manuscrits autographes conservés à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

Les éditeurs font un grand usage des notes de bas de page pour l'ensemble des textes édités comme pour les présentations ; s'y retrouvent entre autres, en plus des remarques sur le style, les apparats critiques de même que des informations historiques et littéraires. Quoique riches et intéressantes, ces notes rendent parfois la lecture fastidieuse et le repérage d'éléments précis difficile ; il aurait été plus clair, par exemple, de séparer l'apparat critique de l'apparat savant. De même, une section consacrée à la présentation exhaustive des principes d'édition ayant guidé les trois chercheurs aurait été utile. Ces défauts mineurs n'empêchent toutefois pas de reconnaître la très grande qualité de cette

première édition critique des œuvres de Marie Stuart qui, par sa richesse philologique, littéraire et historique, s'inscrira probablement comme l'une des ressources fondatrices non seulement dans l'étude de l'œuvre de la reine d'Écosse, mais également dans celle de la littérature féminine et de la littérature du XVIe siècle en général.

*Juliette Valcke* *Mount Saint-Vincent University*

***

Grégoire, Vincent. *Marie Guyart de l'Incarnation (1599-1672) : Le singulier parcours d'une ursuline missionnaire de Tours à Québec*. Brussels: Peter Lang, 2022,182 pp.

Having previously reviewed Mary Dunn's *The Cruelest of All Mothers: Marie de l'Incarnation, Motherhood, and Christian Tradition* (New York: Fordham UP, 2016) for the *French Review* [90.2 (December 2016): 198-199], I was highly interested to see what Vincent Grégoire's *Marie Guyart de l'Incarnation (1599-1672): Le singulier parcours d'une ursuline missionnaire de Tours à Québec* would add to the discussion of religious writings and to Marie Guyart's role as a key witness to life in New France. I was not disappointed. Grégoire's detailed and thorough analysis is reflective of his in-depth research. Comprised of five chapters (Chapitre I Le diable: l'incontournable et nécessaire obstacle; Chapitre II La traversée de l'Atlantique: une traverse de taille; Chapitre III Le fils sacrifié, ou lorsque la fin justifie les moyens; Chapitre IV Les obstacles culturels; and, Chapitre V Quand l'autorité hiérarchique masculine « fait traverse ») a conclusion, an extensive seventeen-page bibliography (which, in itself, is an excellent resource), and an index, Grégoire's *Marie Guyart de l'Incarnation (1599-1672)* emphasizes just how many obstacles Marie Guyart had to overcome in her multifaceted efforts as a missionary in New France that led to her beatification by Pope John Paul II in 1980 and her canonization by Pope Francis on April 2, 2014.

Married at the age of eighteen to Claude Martin in 1617, she became a mother to son Claude in April 1619 and then a widow seven months later. Bankrupt, she returned with her son to her parents' home. She supported herself and her son with her needlework and her management of her brother-in-law's transport company (business skills that would later serve her extremely well in New France). In 1631, Marie abandoned her son to join the Ursuline Convent in Tours, a highly unconventional decision. Eight years later, Marie headed to the New World where, with Madame de la Peltrie, she co-founded the Ursuline convent of Quebec in 1639. Marie's original objective was to evangelize and francize indigenous girls. However, her work would soon include educating young French women. Grégoire articulates beautifully Marie's mindset:

> Parfois, la plus grande gloire de Dieu n'en demande pas moins, en a-t-elle conclu, même si cette décision peut choquer la sensibilité de ses contemporains.
>
> Mais en fait, Marie, en se séparant de son fils, utilise l'abandon de celui-ci à des fins personnelles de mortification et de sanctification. Le jeune Claude est, sans le savoir, générateur de croix sanctificatrices. Et plus le fils va créer des difficultés, des traverses à sa mère devenue religieuse, plus la vocation de cette dernière, bien mise à l'épreuve, va finalement en sortir renforcée. Mais Marie ne sait pas comment inscrire ces croix sanctificatrices dans sa vie. Il ne s'agit pour elle que d'assurer son salut, célébrer Dieu, et espérer indirectement le salut de son fils. Un deuxième abandon de Claude va survenir lorsque ce dernier, âgé de vingt ans, va découvrir que Marie, au grand dam de certains ecclésiastiques, s'apprête à partir avec Madame de la Peltrie pour établir un couvent d'ursulines en terre canadienne. (89-90)